

Le temps du soupir de la nuit, pour passer de l'obscur au bleu pur du ciel.
Les arbres sont ancrés dans la pelouse, dont la houle s'étire au pas lent d'une valse.

C'est dans l'ombre de notre âme et de notre cœur que mûrissent lentement les mots qui ont pour engrais le monde, et éclosent, ou progresseront comme les racines profondes qui percent la terre pour s'éveiller au grand jour.

Le chemin de l'écriture ne doit pas être rompu. Il faut l'entretenir, le défricher, le nourrir sans relâche, comme le végétal.

Le mot enclos dans son germe, éclôt en la fleur de la parole.
Chaque lettre l'éclaire de son pistil.
Les feuilles sont la page où il se développe.
Les arbres sont des pages où les mots s'épanouissent au fil des heures et de l'histoire des saisons.
Il faut apprendre à lire entre les nervures et deviner ce que cache la couverture-écorce.

La poésie vient de loin, en aller-retour, comme la marée qui amasse au rivage les fruits de son long voyage, et y reprend son sel au passage suivant.

Les poètes sont les ouvriers du monde, butineurs, cueilleurs, quêteurs des bruits de l'univers, de son rythme, de ses sursauts.

Les poètes sont des collecteurs de sons, des passeurs de mots, coloristes, chiffonniers des mots oubliés.
Ils donnent à voir, à entendre, à sentir.

Les grands auteurs, leurs interprètes sont des meneurs de mots, des bergers. Ils mènent leur lecteur ou leur auditoire, en des lieux en apparence inconnus, mais où ils se *re*-connaissent.

Ces mots se font l'écho de ce qui les traversa un jour et se déposa en eux, serait-ce à leur insu.

Le poète est un filtre qui laisse passer et tamise ce qu'il recueille du monde. S'il en conserve la meilleure part, il doit faire ensuite son affaire des résidus, du superflu qu'il se doit de *re*-dispenser et de laisser alors le monde en *re*-disposer.

Restituer au monde cette eau
Bue à la source première,
Ce regard éclairé de la première aube,
L'arabesque du geste né de l'équilibre,



Bloc de silice. Photographie de Pascal Villatte, 2016.

L'orbe du vol,
La capture de l'onde,
Le sang de l'arbre,
Le miroir de la lune.

L'instant dompté si fugitivement par le verbe en suspens,
Le sens en fuite sous le vent de la parole,
Enfin, le mot juste saisi comme la perle en son plus bel orient.

Le poète peut tout dire : la neige en été, la pluie à l'envers, l'océan dans un jardin, l'ouragan quand aucune feuille ne bouge : c'est le souffle d'un baiser, les fantômes : ce sont les présences de ceux qui nous sont devenus invisibles.

Aux rives de l'écrit, les berges sont fragiles. De la source où le mot prend racine, au delta où il se mêle à d'autres, le chemin du dire est une aventure.

Voguant sur l'eau légère, il frétille,
Mêlé aux limons qu'il tire du plus profond, il se densifie, s'assombrit, se pose.
Ecartelé entre deux rives, il peut perdre son sens.

A l'approche de la chute, il se fige.

A l'idée du tarissement, il s'affole.

Les éléments le subliment ou le dévorent.

Filet menu qui trace droit sa voie dans la précision du verbe,

Sinueux et dolent au pied des roseaux et des racines,

Il s'élève parfois en une trajectoire

Que l'on dit poétique.

Tumultueux ruisseau débordant de son lit,

Il tonitruue, s'exalte, se perd et parfois se détruit.

Tout cela pour se fondre au delta, aux autres dires, aux non-dits, à l'universel, à l'éternel à l'essence et à l'absence, à la rondeur de la vague qui le ramènera vers d'autres rives, où il reprendra le chemin d'un autre dire.

D'une branche l'autre

Les cris de l'oiseau

Tissent un invisible nid,

Où abriter nos rêves

A l'abri de la nuit.

La pluie les enrichit

Du souffle des poissons

Cueillis à leur sortie de l'eau

Là-bas sur la mer lointaine.

Les brindilles échappées
Nourrissent de leurs sarments
Le feu de notre vie.
Le vent l'entretiendra
Des arabesques
De sa respiration.
Les feuilles y battront pavillon
Indiquant aux mots délaissés
L'entrée de la caverne.

Le sceau de l'idée
Par les mots sur la page imprimée
Enfante le sens.

Parfois, la plume ne secrète plus qu'une encre incolore aussi fugueuse que le vent.

Parfois les mots sont desséchés, abandonnés au bout de la plume trempée dans l'encre de seiche absente au fond de l'encrier.

La page est un désert où ne fleurit que l'oasis d'un sourire, d'un regard croisé, d'un souvenir, suffisants cependant à refaire courir la plume, dans un faible élan qu'anime seule la main, comme le tic tac d'une pendule à sa fin.

Avancer sur la page comme sur une allée, d'un pas lent, espérant un vent léger ou plus affirmé, voire une tempête, redoutant l'obscurité qui englutit les mots ou la trop grande lumière qui les brûle.

Complice de l'intranquillité.

Tout sauf le vide, le rien, le calme. Du grain à moudre. Pour cela, ouvrir les yeux, tendre l'oreille, humer l'air, s'abstenir du repli.

On ne convoque pas l'écriture : il faut savoir attendre les mots. On scrute le ciel, intensément. Parfois, il vient un oiseau, parfois plusieurs. Ils passent, s'effraient ou s'attardent, puis s'égaient sans que l'on puisse toujours les retenir.

Il faut du silence en soi, de l'attention, de la patience et de la détermination.

Un mot de trop et la phrase s'enfuit.

Un mot mal placé ou mal choisi, elle est bancal et perd son sens.

On n'attrape pas les mots comme des papillons au filet.

On prépare un espace, où dans la tranquillité, ils se déploient sous le fil d'une pensée qui lentement les lie et les tisse en phrases.

Les mots du poète sont d'abord écoute et regard en miroir du monde, où tout est écrit.

Le poète n'est qu'un traducteur et un imprimeur éclairé.